

Why my/your body is still a battleground

Performance *queer* et néolibéralisme #1¹ :

Zarra Bonheur vs Descartes

Sam BOURCIER

Le 9 avril 1989, l'artiste états-unienne Barbara Kruger réalisait une affiche pour une marche à Washington en faveur du droit à l'avortement qui allait devenir célèbre. On y voit le visage résolu d'une femme de face que barre en plusieurs endroits le slogan « *your body is a battleground* ». Le visage en noir et blanc est scindé verticalement en deux. Les lettres blanches du slogan sur bandeau rouge se détachent à la manière des slogans d'Act-Up. Il est vrai que Kruger a dessiné pour *Gran Fury*², le collectif de graphistes à l'origine de l'identité visuelle du groupe fondé par Larry Kramer, participant ainsi à la « *culture war* » qui a marqué les années 1980-1990 aux États-Unis. Des années 1970 aux années 1990, du combat pour le droit à l'avortement à la lutte contre le VIH, la colère et les mobilisations contre les politiques de santé publiques mais aussi les médias, le nucléaire, la guerre au Vietnam passent par une occupation performative de l'espace public qui place le corps au centre. Qu'il s'agisse du corps des femmes occupé par les savoirs et le pouvoir médical, de leur exposition au crime et au viol que dénoncent en 1977 les 70 participantes de la fameuse performance de Suzanne Lacy et Leslie Labowitz *In Mourning and in Rage*³ devant l'hôtel de ville de Los Angeles ou du corps des séropos, stigmatisés par Reagan, qui vont multiplier les *die-in* dans la rue. On sait ce qu'*Act-Up* New York et la santé communautaire ont emprunté aux groupes féministes de la seconde vague, à leur

1. Cet article est le premier volet d'une série consacrés à la critique du néo-libéralisme par la performance féministe *queer*, transféministe et le post-porn. Le second paraîtra dans la collection *Théorème*, Presses de la Sorbonne nouvelle et sera consacré au *protest porn*. Voir également Homo Inc.orporated, *Le triangle et la licorne qui pète*, Paris, Cambourakis, 2017.
2. « Ministère non officiel de la propagande d'Act-Up » selon Douglas Crimp, *Gran Fury* fait son apparition en 1988 dans le sillage d'Act-Up New York. Le collectif d'artistes se réclame « du pouvoir de l'art pour en finir avec la crise du Sida ». Il mènera de nombreuses actions dans l'espace urbain en s'appropriant les codes des médias de masse avec des affiches, des cartes postales, des détournements de journaux etc. On lui doit le célèbre logo d'Act-Up qui renverse le triangle rose des homosexuels dans les camps de concentration avec le slogan « Silence = Mort ». *Gran Fury* se dissout en 1995, estimant que le collectif ne peut plus adresser la complexité des messages sur le sida avec ses méthodes de *guerilla design*.
3. Sur les tenants et les aboutissants de cette performance, voir le texte de LACY S., « In Mourning and in Rage (with analysis aforesought) », *Leaving Art, Writings on Performance, Politics, and Publics, 1974-2007*, Durham and London, Duke University Press, 2010, p. 64-71.

remise en cause du discours médical, grâce aux groupes de *raising consciousness* sur la sexualité et la santé des femmes. L'édition sans cesse renouvelée dans de nombreuses langues du guide de santé féministe *Our Bodies Ourselves*⁴ lui-même issu d'un atelier « Les femmes et leur corps » qui se tint en mai 1969 dans la région de Boston en témoigne encore de nos jours. Le combat féministe et sa traduction artistique se sont donc souvent traduits par la reconquête d'un corps objectifié et assujéti par le pouvoir médical, les médias, la publicité mais aussi par un ensemble de savoirs plus large au rang desquels figurent en bonne place depuis l'époque moderne, les sciences, dites « humaines » et les autres, et la philosophie comme l'ont chacun rappelé à leur manière Michel Foucault dans l'ensemble de son travail et Monique Wittig dans *La Pensée Straight*⁵.

« *The trouble with dispossession*⁶ »

Pour Silvia Federici⁷, la bataille du corps, en tout cas celle de l'esprit victorieux contre le corps, est caractéristique de la modernité et de la transition capitaliste comme nous le prouve notre dressage culturel, politique et épistémique au cartésianisme. J'y reviendrai. Cette bataille, les féministes n'ont eu de cesse de la déjouer, de la reformuler et de la resignifier quels que soient les courants. Pour réaffirmer un corps inter-dit refoulé par le phallogocentrisme (féminisme de la différence volontiers essentialisant) et que ré-exhumerait la psychanalyse (Antoinette Fouque et consorts) ; pour contester la réduction de « la » femme au corps qui découle de l'installation du binarisme corps/esprit tout en le re-crétant avec *Le Corps Lesbien*⁸ de Wittig par exemple. En faisant du corps le site majeur de la résistance politico-sexuelle et de nouveaux plaisirs pour nombre de performeuses féministes du xx^e et du xxi^e siècle : de Carole Schneeman⁹ à Diana Pornoterrorista¹⁰ en passant par Annie Sprinkle¹¹. Si elle loupe le corps, Judith Butler, comme la majorité des féministes post-structuralistes, attaque le cartésianisme sous un autre angle, démontant et excluant à longueur de pages le sujet « souverain », « maître et possesseur de la nature » et le sujet humaniste. L'auteur de *Gender Trouble* le traque jusque dans ses résurgences, qu'elle croit percevoir

4. L'ouvrage a été traduit dans plus de 30 langues et décliné localement en fonction des contextes par des groupes féministes. Cf. [<http://www.ourbodiesourselves.org/history/>].

5. *La Pensée Straight*, Paris, Baland, Bourcier (trad.), 2001 ; Paris Amsterdam, 2007, 2015.

6. Emprunt au titre du chapitre 1 de BUTLER J. et ATHANASIOU A., *Dispossession, The Performative in the Political, Conversations with Athena Athanasiou*, Cambridge, Polity Press, 2013.

7. FEDERICI S., *Caliban and the Witch, Women, The Body and Primitive Accumulation*, New York, Autonomedia, 2004 ; *Caliban et la sorcière, Femmes, corps et accumulation primitive*, Marseille (Senonevero) et Genève-Paris (Entremonde), 2014.

8. Paris, Éditions de Minuit, 1973.

9. Avec la performance *Interior Scroll* (1975) par exemple.

10. Avec notamment sa resignification du *squirting* (éjac féminine) dans ses performances. Voir également PORNOTERRORISTA D., *Pornoterrorista*, Txalaparta, 2010, trad. fr. *Pornoterrorisme*, Gatuzain, 2012 ainsi que [<http://pornoterrorismo.com/mira/video-de-performances/>].

11. Avec sa performance « Hardcore from the Heart » reprise dans CODY G. (dir.), *Hardcore from the Heart, The Pleasures, Profits and Politics of Sex in Performance*, Annie Sprinkle Solo, Londres et New York, Continuum, 2001 ainsi que le dvd SPRINKLE A. et HARLOT S. (dir.), *Annie Sprinkle's Herstory of Porn*, 1998.

chez Beauvoir et même chez Wittig. Il le pourfend encore dans *Dispossession: The performative in the political*¹² et ses récentes conférences, taxant toute velléité de sujet pré-discursif de fantasme « masculiniste », taclant la fiction du sujet juridique – libéral donc – démontée par Foucault pour en faire ressortir le caractère performatif. Dans *Dispossession*, la traque anti-sujet débouche sur la promotion d'un idéal politique de « dépossession », comme condition de possibilité d'une « performativité plurielle » portée par les corps rassemblés dans l'espace public. Et dans le premier chapitre du livre opportunément intitulé « *Aporotic dispossession or the trouble with dispossession* », Butler et Athanassiou se demandent comment le sujet post-moderne (post-structural) doit pratiquer sa « dépossession » (positivée) pour combattre la « dépossession » néolibérale (négative) que traduisent notamment les politiques d'austérité et de migration actuelles mais aussi toutes les formes de « vulnérabilité » que constituent « la perte de la terre ou de la communauté; le fait qu'une personne puisse être propriétaire du corps vivant d'une autre personne comme dans l'histoire de l'esclavage; la sujétion à la violence économique, militaire ou impérialiste; la pauvreté, les régimes sécuritaires, la subjectivation biopolitique, l'individualisme possessif libéral, la gouvernementalité néo-libérale et la précarisation¹³ ».

C'est à un autre *remake* de la bataille contre le corps et de l'utilisation performative du corps comme champ de bataille dans le contexte de la régulation néolibérale de l'espace, du corps et de la subjectivité que je voudrais m'intéresser ici. Avec une autre vision des politiques de la performativité dans l'espace. Celles des performances *queer*, transféministes et post-porn au XXI^e siècle qui se déroulent dans un espace public certes plus restreint, en tout cas moins spectacularisé, que les assemblées ou les manifestations qui passent à la télévision et qui ont suffisamment tapé dans l'œil de Butler et d'autres philosophes transnationaux pour qu'elle revienne à la question de la politique de la performativité et du corps dans *Dispossession: The performative in the political* publié en 2013 mais aussi dans *Notes toward a Performative of Assembly*¹⁴, publié en 2015. À la différence des rassemblements de la Puerta del Sol, des foules des « Printemps arabes », des manifestants grecs ou encore des manifestations des femmes en noir en ex-Yougoslavie citées comme exemple par Butler et Athanassiou, ces performances *queer*, transféministes et post-porn ne passent pas sur CNN ou les chaînes d'information en continu. Elles n'ont pas la visibilité des « mouvements sociaux » chers aux sociologues payés pour les identifier ou les décréter. Elles se situent dans les limbes ou les interstices des villes gentrifiées. Elles se préparent dans les squats, dans des cuisines, autour de la *kitchen table* berlinoise des *queers of colour* exhumée par Jin Haritaworn¹⁵ qui en fait le lieu actuel de la théorie et de la politique anti-raciste et anti-néolibérale *queer*. En Europe, elles se déroulent dans les festivals et les événements *queer* et transféministes espagnols ou italiens, dans les *centri sociali* ou les lieux occupés. Ou encore à

12. *Op. cit.*

13. *Ibid.*, p. 2.

14. Cambridge, Londres, Harvard University Press, 2015.

15. *Queer Lovers and Hateful Others, Regenerating Violent Times and Places*, PlutoPress, Londres, 2015.

l'université. C'est le cas des performances du groupe *queer* et transféministe post-porn barcelonais *Post-op*, des performances et des projets performatifs de Rachele Borghi alias Zarra Bonheur qui fit sa performance collective intitulée *Porno Trash* en mai 2014 à L'Atlantide à Bologne dans le cadre d'un séminaire organisé par Smaskieramenti¹⁶ sur les ressources performatives du « pornactivisme¹⁷ ». Un petit matin de décembre 2015, sur ordre du maire centre gauche d'une ville en pleine gentrification comme la plupart des destinations Easyjet européennes, la police a muré l'entrée de L'Atlantide.

Les performances *queer* et post-porn se donnent plutôt des objectifs de dés-occupation de l'espace et du corps pour répondre à la « dépossession » au second sens du terme défini par Butler et Athanasiou, celle menée tambour battant par le neo-libéralisme et qui est à resituer dans une longue tradition d'expropriation caractéristique des « crises » d'accumulation du capital. À cette différence près – et elle est de taille – que ces micro-politiques *queer*, transféministes et post-porn de la performativité ne célèbrent pas la « dépossession » au premier sens du terme défini par Butler et Athanasiou qui en font la condition *sine qua non* pour combattre la « dépossession » négative, celle sociale et économique. À vrai dire, elles n'en ont pas besoin. Car à se situer habilement sur un autre terrain, celui de la dés-occupation et non celui de la « dépossession », elles ne présupposent pas un sujet propriétaire au départ (conforme au modernisme libéral bourgeois) pas plus qu'elles n'en font une menace à éviter par la suite. Ces sujets *queer* ne sont pas là pour « occuper » mais plutôt pour rappeler que c'est l'occupation qui a précédé et qu'elle continue. De ce point de vue, le slogan du mouvement *Occupy* trahit ses racines coloniales et libérales. Le mot d'ordre de ces investissements performatifs *queer* post-porn serait bien plutôt « (*Un*)occupy » car comme l'a justement rappelé Angela Davis lors de son intervention à Zucotti Park¹⁸ en rappelant dans quel sens fonctionne la perspective décoloniale : il s'agit de décoloniser Manhattan plutôt que l'occuper à son tour. De résister aux occupants, aux conquérants qui occupent abusivement des biens communs depuis qu'ils ont débarqué aux Amériques et ont exterminé ses premiers habitants en commençant par la côte Est.

La double expropriation et la dispersion

Comme la subjectivation capitaliste, la subjectivation néolibérale requiert avant tout la mort du corps, la mort du corps en tant que corps sujet et la mise du corps au travail. Dans la généalogie de l'émergence de la subjectivation

16. Laboratorio Smaschieramenti est un collectif transféministe *queer* de Bologne qui fait partie du réseau national SomMovimento NazioAnale, [<https://www.facebook.com/lab.smaschieramenti?fref=ts>].

17. « Gender Crash, Frocizzarre lo spazio publico, Tre Giorni di sperimentazione attorno a drag king, postporno e performace queer », Atlantide, p.ta S. Stefano, Bologne, 9-11 mai 2014. Zine des Trois journées disponible ici : [https://smaschieramenti.noblogs.org/files/2015/01/Gender-Crash_-versione-stampa-sequenziale-1.pdf].

18. « Remarks at Washington Square Park, October 30 », in *Occupy!, Scenes from Occupied America*, Astra Taylor, Keith Gessen & editors from *n+1*, *Dissent*, *Triple Canopy* and *The New Inquiry*, Verso, 2011, p. 132-133.

capitaliste qu'elle situe au xvii^e siècle, Federici montre comment celle-ci coïncide avec la production du nouveau corps comme machine, d'un corps qui peut être converti en force de travail et qui implique la mort du corps magique et « médiéval » et donc du pouvoir et des savoirs des femmes (les sorcières entre autres). Pour Federici, dans sa phase d'accumulation primitive, le capitalisme nécessite une véritable « expropriation » du corps. Elle ne dit pas « dépossession » même si elle ne renie pas les analyses marxistes de l'accumulation du capitalisme par dépossession successives mais elle ré-injecte le corps dans le processus, ce corps si souvent négligé par le marxisme comme le savent bien les féministes matérialistes. Elle le fait dans une perspective foucauldienne à partir de la question du biopolitique. Elle lit l'apparition du dualisme cartésien¹⁹ entre le corps et l'esprit comme étant ce qui oblige la mise en place d'un auto-management du sujet rationnel sur le corps. Et de souligner que ce n'est certainement pas un hasard si le corps devient précisément à ce moment-là l'objet d'une recherche, d'une exploration, d'une investigation intense et inédite. Sous de multiples formes. Les théâtres anatomiques deviennent de véritables spectacles. Les philosophes dissertent et disloquent le corps à tour de bras pour comprendre, enfin dire comment il marche. Comment le corps travaille. Ou pas. Comment ce n'est qu'une machine qui grince mais qui ne souffre pas. Comment le corps d'un lapin n'existe pas sous le scalpel d'un Descartes sadique et entêté qui le déchiquette « en sorte que le troc et le cœur de l'aorte se voyaient facilement et que poursuivant la dissection de cet animal vivant, je lui coupe cette partie du cœur qu'on nomme la pointe²⁰ ». Dans *Le Discours de la Méthode* et *Les Méditations*, Descartes nie l'existence sensible du corps humain en s'employant à le sortir de lui-même pour ainsi dire à coup de doute hyperbolique. Et ce, pour le soumettre au pouvoir de l'âme et de la raison qui vont le gouverner comme l'État gouverne le corps social, gratifiant au passage le sujet cartésien d'une souveraineté illimitée, d'une volonté au pouvoir infini qui sied si bien au sujet colonisateur :

« Le développement d'une théorie de la gestion de soi à partir de la mécanisation du corps est le point central de la philosophie de Descartes lequel (il faut le rappeler) acheva sa formation intellectuelle non pas dans la France du monarchisme absolu mais dans la Hollande bourgeoise avec laquelle il avait tant d'affinité qu'il en fit sa demeure. Les doctrines de Descartes ont un double objectif : nier que le comportement humain puisse être influencé par des facteurs externes (comme les étoiles ou les intelligences célestes) et libérer l'âme de tout conditionnement corporel, la rendant ainsi capable d'exercer une souveraineté illimitée sur le corps²¹. »

Federici a donc raison de souligner que la première machine « développée par le capitalisme » fut « le corps humain et non la machine à vapeur ni même

19. Voir à ce sujet le chapitre intitulé « Le grand Caliban, la lutte contre le corps rebelle », *Caliban et la sorcière*, op. cit., p. 237-287.

20. Lettre de Descartes à Mersenne cité par Federici, *ibid.*, p. 269.

21. *Ibid.*, p. 268.

l'horloge²² ». Les politiques néolibérales requièrent aussi cette expropriation du corps et notamment des corps *queer* qui incluent le corps politique homo des années 1960 aux années 1990. Le corps est ici défini comme le corps physique, le corps comme produit et producteur de travail mais aussi de formations sociales et de subcultures : un corps politique et sexuel donc. Ce processus d'expropriation est un double processus : une expropriation des corps et des espaces. De la même manière que les corps pré-industriels, prolétaires et bourgeois ont été disciplinés et incités à l'auto-discipline (avec cette idée que l'on peut et que l'on doit gérer son soi comme une propriété²³), qu'ils ont été évidés de toute *vita erotica* au profit d'une *vita laborativa*²⁴ et virés de leurs espaces par le capitalisme pour les premiers, les corps *queer* sont doublement expropriés. Ils sont virés des quartiers des gays et des lesbiennes assimilationnistes et homonormatifs, productifs et re-productifs comme l'indiquent les récentes et nombreuses analyses *queer* de la gentrification à New York ou Berlin. Ce ne sont pas simplement l'État ou les politiques urbaines et la spéculation immobilière qui attaquent les formes de sociabilité *queer* rendues possibles par le capitalisme fordiste dans les années 1970²⁵ mais le fait que les gays et les lesbiennes homonormatifs alimentent ce mouvement inverse de reprivatisation, de re-domesticisation et d'individualisation que favorisent l'assimilation, le mariage et « le management de la diversité » au travail.

Le corps homonormatif d'un propriétaire de *condo*²⁶ donnant sur l'Hudson dans le West Village à New York n'est plus celui du pédé qui allait baiser sur les jetées du même fleuve dans des camions garés là pour le *meat market* (littéralement le marché à la viande). Sa sexualité n'a plus rien à voir avec celle des années 1970-1990 : on est passé des bains et des parcs à la chambre à coucher que jouxte la chambre de bébé. Le bon homo est celui qui demande dans les réunions de co-propriété de ne pas renouveler la licence pour l'alcool de *Boots and Saddle*²⁷, l'inoffensif bar à karaoké pour *drag queen* en bas de chez lui sur Christopher Street parce que ça pourrait choquer ses enfants sur le chemin de l'école. Le corps du bonhomo a littéralement expulsé le corps sexuel et toute transgression de genre dehors et en dehors de lui, surtout depuis que le mariage gay et lesbien contribue à réifier la différence sexuelle comme tuteur de l'identité de genre : il s'agit bien de marier des personnes du même sexe, des hommes avec des hommes et des femmes avec des femmes pas des folles avec des *butch* ou des

22. *Ibid.*, p. 266.

23. « Le développement de la gestion de soi (c'est-à-dire l'auto-gouvernement, l'auto-développement) devient une exigence essentielle dans un système économique capitaliste pour lequel la propriété de soi est censée être la relation sociale fondamentale, et la discipline ne dépend plus exclusivement de la coercition externe », *ibid.*, p. 273.

24. *Ibid.*, p. 288.

25. C'est la thèse de Kevin FLOYD dans *Toward The Reification of Desire: Toward a Queer Marxism*, University of Minnesota Press, 2009 ; *La réification du désir, vers un marxisme Queer*, Paris, Amsterdam, 2013.

26. Logement en co-propriété.

27. 40 ans après son ouverture, le *Boots and Saddle* a fermé au cours de l'été 2014. Il est ironique de voir que c'est la même procédure – le renouvellement de la licence pour l'alcool – que celle utilisée contre le bar *Stonewall*, le bar devenu célèbre dans les années 1960 pour avoir été le lieu des rixes du même nom qui allaient déboucher sur la mobilisation du gay power et les premières gay pride, qui est utilisée ici pour fermer le *Boots and Saddle*.

drag king et encore moins des trans'. À New York comme ailleurs, on assiste à une « dispersion spatiale de la population *queer* » qui s'est intensifiée avec le néolibéralisme post-11 septembre et qui touche au premier chef les *queers of colour* comme le montrent les analyses de Martin Manalasan²⁸ et Jim Haritaworn²⁹. Et Kevin Floyd de souligner que cette attaque contre les formes *queer* de sociabilité « s'inscrit par ailleurs dans le contexte plus large d'une attaque néolibérale contre les mouvements radicaux, comme « l'un des aspects d'une stratégie plus générale de dispersion de la population, stratégie qui a notamment pour objectif de neutraliser les formes de praxis collective dont ces populations sont capables, de privatiser la collectivité et ainsi de la faire disparaître » parce que « la ville contemporaine [...] a notamment pour fonction d'isoler et de contrôler une population "excédentaire" dont un capitalisme désindustrialisé [...] peut de plus en plus se passer³⁰ ». Bologne est l'un des exemples avec une mairie qui mime la démocratie participative en choisissant de travailler avec des associations qui proposent de rénover gratuitement des immeubles vétustes moyennant une courte « occupation » d'immeubles abandonnés mais au fort potentiel tout en expulsant au même moment les migrants, les *queers*, les transféministes et les activistes des lieux qu'ils occupaient.

Vita erotica vs vita laborativa

Les subjectivités *queer* se manifestent contre cette double expropriation et notamment contre la re-privatisation du sexuel, du social et des espaces par le néolibéralisme et la re-« privatisation post-libérationniste³¹ » opérée par les gays et les lesbiennes aujourd'hui. Ils tentent de résister à la déssexualisation opérée par les politiques néolibérales y compris lorsqu'elle est le fait des gays et des lesbiennes assimilationnistes, nationalistes, complices de l'économisation de l'homosexuel, de la gestion néolibérale du « capital humain » pour reprendre Becker, un prix Nobel américain à l'origine de la réflexion libérale sur l'économie de la discrimination dès la fin des années 1960. Ils essayent de reconnecter le sexuel et le social qu'avaient su réunir les mouvements sexuels des années 1960 et 1970 pour contrer la reconfiguration de la séparation entre le public et le privé et la privatisation de tout opérées par la régulation néolibérale. Ce n'est pas un hasard si le corps et la sexualité, le *genderfucking* et la performance jouent un rôle central dans cette entreprise. La subjectivation capitaliste et la subjectivation néolibérale ont des ratés. Il n'est pas sûr que l'on puisse comparer la résistance corporelle contre la subjectivation capitaliste et l'expropriation du corps sur une aussi longue période. Mais contre le corps bourgeois, le corps puritain, le corps cartésien se sont élevés les paysans et les sorcières, « les prolétaires »

28. MANALANSAN M., « Race, Violence and Neoliberal Politics in the Global City », *Social Text*, n° 84-85, p. 141-155.

29. HARITAWORN J., *op. cit.*

30. FLOYD K., *op. cit.*, p. 278-279.

31. Pour reprendre la formule de Michael WARNER dans *The Trouble with the Normal: Sex, Politics and the Ethics of Queer Life*, New York, Free Press, 1999.

du XVII^e siècle dirait Federici qui ont combattu l'arrivée du travail salarié, les nouvelles contraintes spatio-temporelles qui en découlaient, la perte des communaux, la censure de leurs pratiques corporelles et culturelles qui contrevenaient à la nouvelle discipline du corps capitaliste et à la science capitaliste du travail en plein boom. Dans l'interprétation politico-économique et biopolitique qu'en donne Federici, la chasse aux sorcières en Europe³² doit être interprétée comme une opération de l'État (et non simplement de l'Église) qui va faire porter la charge contre les femmes mais aussi permettre de criminaliser toute forme de rassemblement séditieux et de faire disparaître les scripts spatio-temporels qui ne coïncident pas avec la temporalité du travail maximisé, journalier, compté et comptable : par exemple le fait pour les paysans de s'en remettre à la magie et aux prédictions pour rythmer leurs actions et leur travail en fonction des jours favorables³³. On censure la magie, on diabolise et on sexualise les sabbats qui n'étaient que des fêtes païennes ou des rassemblements de paysans rebelles la nuit tombée. En ce moment biopolitique où le contrôle et la gestion de la population deviennent cruciaux, l'État et l'Église reprennent la main sur les politiques de la reproduction auparavant gérées par les femmes pour en faire des sorcières qui pactisent avec le diable et doivent donc être exterminées à partir du moment où l'avortement et la contraception vont être criminalisés : « Le monde devait être désenchanté pour être dominé³⁴. » Il se devait aussi d'être déssexualisé. Du côté des femmes : la prostituée, la femme adultère, la femme sexuelle en dehors du mariage ou sans enfants va tomber sous le coup de la loi et des procès en sorcellerie. Il en sera de même pour toutes les autres formes de sexualités improductives : « l'homosexualité, le rapport sexuel entre personnes jeunes et âgées, ou entre les gens de classes différentes, le coït anal [...] la nudité et les danses. La sexualité publique et collective qui avait prévalu au Moyen Âge fut prohibée » sur l'autel de « la discipline capitaliste de la sexualité³⁵ ».

Contre la subjectivation et la discipline néolibérale de la sexualité, contre l'expropriation corporelle et la déssexualisation actuelles, il y a les corps *queers*, les monstres, les freaks, les *crips* (les estropiés) et les corps nus. Ils ont en commun de revendiquer des espaces et des corps qui comptent dans toute leur diversité : des corps de plaisir dédiés à des formes de sexe non reproductifs. Des corps qui refusent eux aussi que la *vita erotica* ne devienne une *vita laborativa*. Ils ont en commun de contrer la subjectivation néo-libérale dont le but est de mettre les corps au travail dans les pires conditions. Ces politiques *queer* de la performance s'appuient sur le pouvoir du corps et du corps collectif. Spinozistes de ce point de vue. Elles combattent des formes d'expropriation corporelle et spatiale dans la

32. Voir à ce sujet le chapitre 4 de *Caliban et la sorcière*, « La grande chasse aux sorcières en Europe », *op. cit.*, p. 289-378.

33. « La magie reposait sur une conception qualitative de l'espace et du temps qui excluait une régulation du procès de travail [...] une conception du cosmos attribuant des pouvoirs spéciaux aux individus était tout aussi incompatible avec la discipline capitaliste du travail : le magnétisme du regard, le pouvoir de se rendre invisible, de quitter son corps, d'enchaîner la volonté d'autrui au moyens d'incantations magiques », *Caliban et la sorcière, op. cit.*, p. 258.

34. *Ibid.*, p. 317.

35. *Ibid.*, p. 358.

ville comme à l'université par le biais de la performance : c'est le cas avec *Porno Trash* et *Urban Drag* ou encore avec *O Kana*, la performance du groupe *queer* et transféministe post-porn barcelonais *Post-op*³⁶.

Issue d'un projet organisé par *QueerArtLab*³⁷ en collaboration avec Zarra Bonheur, *Urban Drag* est une performance collective qui se déroule à Madrid sur la rue commerçante de Gran Via et à Chueca, le quartier gay de la ville. On y voit des *queers* marcher résolument droit devant eux dans les rues en se déshabillant et se rhabillant avec des accessoires de la masculinité et de la féminité (boucle d'oreilles, rouge à lèvres, baskets, robes) ou en ayant recours à des technologies *queer* de la production de la masculinité (moustache, *binding* de *drag king*) qu'ils trouvent littéralement sur leur chemin. La caméra leur fait face quand elle les filme ce qui accentue la sensation d'*empowerment* et d'occupation critique de l'espace public *straight* : la rue, les boulevards mais aussi la devanture de commerces comme *H&M* ou *McDonald* ou encore un *sex shop* gay devant lequel un garçon endosse la masculinité gay commerciale et normative face au corps parfait, jeune et musclé figurant sur l'affiche dans la vitrine du magasin. Par opposition, une fille à la poitrine et au corps volumineux dénude le haut et se fait faire la barbe et le *binding* dans la rue par un corps féminin puis masculin. Le lien s'établit entre les protagonistes lorsqu'ils ramassent pour le porter un vêtement ou un accessoire de genre que l'autre a laissé tomber dans la rue pour qu'il/elle le récupère. À la fin *todxs*³⁸ se retrouvent devant l'entrée du métro qu'ils prennent joyeusement ensemble. La performance peut-être lue comme une ré-appropriation de l'espace *straight* par les *queers* ou une queerisation de l'espace *straight*. Elle peut aussi être comprise comme une dénonciation de l'occupation de la ville par le néolibéralisme, de la gentrification en cours à Madrid et du rôle qu'y joue Chueca, le quartier gay de la ville.

La battle : Zarra Bonheur vs Descartes

Comme la ville, l'université fait partie de ces espaces publics dans lesquels le néo-libéralisme exerce désormais son pouvoir de prédation, investit massivement et infuse ses contraintes à la subjectivation néo-libérale³⁹. Les performances de Rachele Borghi nous donnent un bon aperçu des manières féministes et *queer* de resignifier « le/mon corps est un champ de bataille » dans ce contexte. C'est ce que l'on pourrait appeler la bataille Descartes *vs* Barbara Kruger & Co. Silvia Federici nous a rappelé comment et pourquoi Descartes en est venu à déclarer

36. Réalisée avec Quimera Rosa, Mistress Liar, Dj Doroti et Post-Op, la performance *O Kana* met en scène une meute de corps cyborgs qui effectuent des pratiques corporelles et sexuelles en public à l'emplacement d'un marché et sur la Rambla à Barcelone, [http://postop-postporno.tumblr.com/].

37. Projet de *Space/ID Madrid* et *Queerartlab*, <https://queerartlab.com/> sur une idée du *Cruising Queer Collective* (2013). Le film de la performance dure 7 minutes, [https://vimeo.com/130745690].

38. En Espagnol, la graphie « todxs » permet d'éviter les marques du genre grammaticales qui renforcent le système sexe/genre binaire et « la différence H/F ». Elle est utilisée dans les milieux *queer*, transféministes et trans* au même titre que *tod@s* ou encore *tod*s*.

39. Voir à ce sujet GRANGER C., *La Destruction de l'université française*, Paris, La Fabrique, 2015 et MCGETTIGAN A., *The Great University Gamble, Money, Market and the future of Higher Education*, PlutoPress, Londres, 2013.

la guerre entre lui et son corps et à en faire un champ de bataille. Ce ne serait pas grand chose si ce n'était pas devenu un discours, un récit national et civilisationniste. Notre canon aussi. C'est ça aussi le rationnel et la rationalisation cartésiennes que le monde nous envierait : « Le corps se devait de mourir pour que vive la force de travail⁴⁰. » Ce dualisme cartésien violent a inauguré une autre compétition : celle qui se joue entre le corps et « l'*alter ego* », c'est-à-dire le sujet libéral en passe de devenir un individu. La victoire du cartésianisme au service du capitalisme, ce n'est pas simplement la répression du corps paysan, pré-industriel, magique et singulièrement du corps des femmes, c'est la naissance de l'identité individuelle et de la politique qui va avec. Y compris pour le corps bourgeois qui doit lui aussi intérioriser la discipline. Cette mise au ban du corps, c'est la naissance du *self-management*, du nécessaire triomphe de la volonté sur soi et une régulation de la forme et de la fonction de la pensée. Contrastons la production de cet *alter ego* individualiste libéral avec la production performative de cet alter ego contemporain et anti-néolibéral qu'est Zarra Bonheur.

Zarra Bonheur est le nom de performeuse que s'est choisi une universitaire *queer* du nom de Rachele Borghi juste avant d'être engagée en 2013 comme Maître de Conférences à la Sorbonne-Paris 4. L'un des objectifs de sa performance *Porno Trash* est de brouiller la frontière entre les espaces universitaires et militants, de favoriser leur contamination réciproque à l'aide d'un texte constitué d'une dissémination de références non hiérarchisées. On y trouve des références politiques, universitaires, féministes, militantes, de la haute comme de la basse culture, des extraits de livres, de blogs ou de fanzines. Zarra Bonheur les a réunis dans ce texte qu'elle lit devant un public qu'elle invite à participer sur le principe du volontariat. La progression narrative du texte est organisée de telle manière que l'on passe du corps aliéné à sa réappropriation politique et féministe. Les performeurs volontaires qui rejoignent Zarra Bonheur sur scène dans un premier temps se déshabillent en lisant ce texte de manière à être nus avant la fin de la performance. Puis ils passent dans le public avec des sacs poubelles où les personnes présentes sont invitées à laisser leurs vêtements pour les récupérer à la fin de la performance si elles souhaitent se déshabiller, se retrouver nus collectivement pour un moment. Dans la première partie de la performance, chaque participant.e est amené.e à scander sur scène le slogan « mon corps est un champ de bataille » avant que la séparation spatiale entre le public et les profératrices nus.ues se dissolve quand ceux-ci se rapprochent du public pour le solliciter et danser avec lui.

Dans le cadre d'un colloque organisé en février 2013 à l'université de Bordeaux, Zarra Bonheur se déshabille tout en faisant une conférence universitaire⁴¹. Une manière de rappeler « l'invisibilisation du corps du chercheur, sensé n'être formé que par sa tête et le fait qu'une conférence est aussi une

40. « *The body had to die so that the labour-power could live* », FEDERCI S., *Caliban and the Witch*, op. cit., p. 141.

41. Voir l'excellente analyse de Michela Baldo sur l'effet produit par cette conférence performée dans l'espace universitaire : « When the body of the queer researcher is "Trouble" », Föreningen, *Lambda Nordica*, n° 2, 2014, p. 118-131.

performance⁴² ». Et de trouver un exutoire au rejet répété subi pendant des années par Rachele Borghi dans le processus de recrutement universitaire français et à la pression épistémologique *straight* qu'elle a dû et doit subir dans sa « discipline » – la géographie – et son champ de recherches – la géographie sexuelle. Borghi travaille notamment sur les performances post-porn dans l'espace public, ce qui lui a fourni notamment la matière pour le projet qu'elle a présenté sans succès et, à plusieurs reprises, pour les auditions du concours de recrutement du CNRS. À partir du moment où la privatisation des savoirs et de leurs modes de production est en cours, et de quelle manière et avec quelle violence dans l'université française depuis la mise en place de la LRU depuis 2007, ce n'est pas un hasard si le corps, la création d'un alter ego performatif et la queerisation fournissent des manières de résister au sein de l'espace académique et ailleurs⁴³. De fait, gentrification de l'espace et gentrification de la recherche et de l'esprit, pour reprendre la formule de Sarah Schulman⁴⁴, vont de pair. Il n'est que de voir comment s'installe progressivement le management de la pensée à l'université. Celle-ci se voit rationalisée, le travail intellectuel divisé et séquencé et donc constamment mesuré et évalué, structuré par les mêmes mots-clés porteurs en vue de performer une excellence qui est en fait synonyme de concurrence organisée au sein de la dite « économie de la connaissance » mise en place avec le processus de Bologne en 1999.

Au même titre que le fait de boire, de jouer, d'aller aux bains, la nudité fût parmi les pratiques corporelles les premières visées voire interdites lorsque le corps capitaliste émergea au XVII^e siècle, comme le rappelle Federici. La performance de Borghi alias Zarra Bonheur est une manière de rappeler sa précarité quand elle cherchait un job à la fac mais aussi la subjection néolibérale qui vient avec le job en question quand on vous l'accorde enfin. Elle entreprend de contrer cette dernière en expérimentant et en proposant des manières différentes de diffuser la recherche et de visibiliser le corps de l'universitaire enseignant et chercheur. Par opposition à la guerre déclarée par Descartes contre le corps qui devient le champ de bataille pour revendiquer la victoire du sujet libéral individuel, Borghi revendique son corps comme champ de bataille dans une perspective féministe et *queer*, pour s'élever contre la reprivatisation néo-libérale du sexuel qui se manifeste par la double expropriation que j'évoquais plus haut pour commencer. À laquelle on peut donc ajouter un troisième niveau : l'expropriation des savoirs et de la pensée soumise à la thématization, les statistiques, le *ranking* et les études d'impact. Zarra Bonheur lutte contre sa transformation en force de travail précaire et contre une individualisation qui est source de dépolitisation : « Il était

42. BORGI R., conférence Le Corps Indigné, 10 septembre 2015, Bruxelles, université d'été, SIGNAL, CIFAS, p. 10, [<http://www.cifas.be/sites/default/files/10.9.2015%20Rachele%20Borghi.pdf>].

43. Voir également la performance *Paja Colectiva*, avec Diana Pornoterrorista et VideoArms dans le cadre de la journée « Interferencias viscerales. Prácticas subversivas de lo monstruoso », Facultad de Bellas Artes de la Universidad Politécnica de Valencia, 27-30 mai 2009, [<http://www.dailymotion.com/video/k4WYt3nDH9QU852sE3J>]. La performance consiste en une masturbation collective sur le campus de l'université.

44. *The Gentrification of the Mind, Witness to a Lost Imagination*, Berkeley, Los Angeles, London, University of California Press, 2012.

une fois une chercheuse universitaire-polytopique-queer-féministe-militante-dissidente sexuelle. Un jour, elle réalise que sa créativité ne doit pas forcément rester reléguée à des articles scientifiques. Elle décide de libérer les sujets, les réflexions, les théories et les pratiques de recherche du papier imprimé comme la seule expression acceptée et légitime des la communication scientifique et elle transforme ses recherches sur le genre, les sexualités, le corps et la dissidence en performances collectives. Zarra Bonheur naît performeuse chercheuse universitaire-polytopique-queer-féministe-militante-dissidente sexuelle⁴⁵. » Dans *Urban Drag* comme dans *Porno Trash*, on retrouve cette volonté de performer le lien, le collectif, le groupe, le politique. C'est une façon de prendre position contre la déssexualisation, la dépolitisation, l'individualisation et l'homogénéisation y compris quand elles affectent le sujet universitaire. Celui qui se voit contradictoirement assigné à une carrière personnelle et à un travail en groupe, d'« équipes financées » pour reprendre la langue managériale, qui empêchent la constitution d'une communauté de pensée, d'action et d'épistémologies choisies. À ce titre, on ne s'étonnera pas que ce soit la métaphore du « mariage » qui ait été utilisée comme dans les privatisations des entreprises pour engager des fusions imposées aux universités qui doivent se « marier » pour se constituer en « pôles » afin de « mutualiser » leurs ressources. Le « management de la diversité », qui semble faire la part belle aux études genres honnies dans le champ universitaire français jusqu'à il y a peu ou prendre en compte les minorités, vient écraser les potentiels, les savoirs et les politiques *queer*, les épistémologies minoritaires en les remplaçant par des politiques d'assistanat et de victimisation des femmes, des LGBT et des handicapés directement issues des injonctions européennes en la matière, relevant du *gendermainstreaming* et de la politique libérale des droits *a minima*. Les directions des universités se mettent donc à rivaliser en termes de politiques de l'égalité homme/femme et de luttes contre les discriminations le plus souvent à des fins d'affichage et de *ranking*, tandis que les sciences humaines et sociales⁴⁶ qui ont majoritairement pris en charge les dites études genre en France font le nettoyage épistémologique. Les gay et les lesbiennes mais aussi les handis sont devenus visibles à l'université à condition d'entrer dans les politiques libérales de l'égalité, néo-libérale de l'économie des savoirs et à condition de renforcer les épistémologies *straight*. Les *studies* qui leur donnent accès à des formes d'affirmation culturelle et politique, à leur subcultures, leurs luttes et leurs archives et leur canon mais aussi à des épistémologies différentes et plus justes sont barrées⁴⁷.

45. [<http://www.zarrabonheur.org/performer/fr/>].

46. Pour un développement à ce sujet et sur le rôle de la discipline de la sociologie dans cette affaire, voir BOURCIER S., « Le nouveau conflit des facultés : biopouvoir, sociologie et *queer studies* dans l'université néo-libérale française », *SociologieS* [en ligne], Dossiers, Sociétés en mouvement, sociologie en changement, mis en ligne le 7 mars 2016, [<http://sociologies.revues.org/5271>].

47. Sur les obstacles rencontrés par les études *queer* en France voir également BORGHI R., BOURCIER S. et PRIEUR C., « Performing Academy: Feedback and diffusion Strategies for Queer Scholactivists in France », *Research Companion to Geographies of Sex and Sexualities*, Farnham, Brown G. & Brown K., Routledge, 2016.

Ces corps (post-fordistes) qui performent... la « performance explicite »

Qu'il s'agisse de leur espace, de leur corps, de leurs savoirs ou de leur place à l'université, les corps *queer* expropriés ne le sont pas en tant que propriétaires. Non seulement il est rare qu'ils possèdent quoi que ce soit, à commencer par un logement ou leur production intellectuelle. En performant, ils s'opposent justement à la logique propriétaire et à la logique libérale capitaliste et néolibérale qui va avec. Ils n'ont pas à se prémunir d'un présupposé ou d'un *habitus* humaniste ou cartésien qui feraient craindre l'éternel retour du sujet « maître et possesseur » et colonisateur. Ils échappent à la circularité du raisonnement que l'on trouve chez Butler depuis le début de sa réflexion et selon lequel toute action politique est condamnable si elle n'est pas « compensée », voire ne prend pas comme point de départ une « dépossession psychique ». En fait, celle-ci reconduit une forme de dualisme corps/quelque chose, ou elle nourrit un inconscient qui a bon dos quand « il » ne fait pas dans la forclusion. La logique de spatialisation proposée par Federici avec son concept de double « expropriation » pour désigner l'aliénation, le divorce forcé d'avec le corps pré-industriel ou le corps *queer* est plus pertinente que le double discours butlérien de la « dépossession », en ce qu'elle met le corps au centre et non le sujet. Entre autres choses. Cela vaut aussi pour « la triple expropriation » qui intègre la question des savoirs. Il s'agit alors d'articuler non pas un droit timide et libéral à l'apparence (« *the right to appear* » ou encore « *the right to move*⁴⁸ ») ou encore une « *spacing apperance* » qui viendrait remplacer le « *space of appearance*⁴⁹ » d'Hanna Arendt dans l'espace public mais des actions et des projets, des formes de sociabilité et des subcultures qui luttent quotidiennement contre la privatisation néo-libérale y compris celle des savoirs, contre la re-privatisation de la sexualité par les homonormatifs, contre la déssexualisation et la mise au travail qui en découlent. Ce sont autant de refus de la ségrégation sexuelle sociale et économique, de la discipline néo-libérale du corps engendrée par le néolibéralisme.

Évoquant les formations sociales gaies rendues possibles par le post-fordisme dans les villes américaines des années 1960, Floyd y voit l'exemple même de savoirs indissolublement sexuels, sociaux et collectifs. À des fins d'illustration et pour débattre de l'avenir des « mondes *queer* », il invoque deux souvenirs de l'écrivain noir Samuel Delany, pilier du East Village, rapportés dans *The Motion of Light Water, Sex and Science-fiction in the East Village*⁵⁰. 1950. Delany entre pour la première fois dans le sauna gay de St Marks et dans la masse des 125 corps présents. Il visualise et comprend alors la valeur de la sexualité collective en public qui s'oppose à la conception privée, domestique et anti-sociale qu'on pouvait et qu'il pouvait se faire des homosexuels dans les années 1950 : « Dans les années 1950 – et c'était la conception de l'homosexualité qui contrôlait tout

48. Conférence de Judith Butler à Sao Paulo, *I seminário queer, Cultura e Subversões das Idendidades*, Revista Cult/Sesc, 9 septembre 2015.

49. BUTLER J. et ATHANASSIOU A., *Dispossession, The Performative in the Political*, op. cit., p. 194.

50. Minneapolis, University of Minnesota Press, 1998.

ce que l'on faisait ainsi que les lois qui nous persécutaient – l'homosexualité était une perversion solitaire. Avant tout et par-dessus tout, elle vous isolait⁵¹. » À l'instar des corps pré-industriels évoqués par Federici, privés des bains et de leur sexualité publique et collective par la nouvelle discipline capitaliste du travail à l'époque moderne, les gays subiront de plein fouet la discipline néo-libérale de la sexualité avec les politiques municipales de zonage et la fermeture des saunas dans les années 1990. Pour Floyd, les saunas, le sexe en public plus généralement et la diffusion de pornographie dans les magasins du West Village ont contradictoirement permis aux gays de lutter contre l'isolement fordiste et de bénéficier de la cristallisation de formations urbaines gaies. 1960. Delany raconte ses impressions au sortir d'une performance d'Allan Kaprow dans un appartement de l'East-Side, *Eighteen Happening in Six Parts*. Elle n'a rien de sexuel mais elle a bousculé ses attentes de spectateur moderniste de l'époque en le confrontant à la logique spatio-temporelle en réception du « *happening* ». En fait les deux scènes ont en commun de n'autoriser qu'une perception fragmentée : de « l'œuvre » et du ressenti : dans le cas de Kaprow parce que la performance s'exécute dans six espaces différents à l'intérieur de l'appartement ; dans le cas du sauna de St Marks parce qu'elle témoigne de la fragmentation du tissu sexuel et social gay et cette fragmentation témoigne *a contrario* de l'existence de formations sexuelles et sociales gaies qui sont autant de poches urbaines comme les bains, les quais de métro pour la drague ou encore les camions sur les berges de l'Hudson River. Delany parle d'une « population » invisible de millions de gays. Floyd reprend l'analyse de Munoz qui relie les expériences de Delany à sa réflexion sur « la totalité » comme horizon utopique *queer* constitué par « un ensemble de gestes performatifs », ce qui l'amène à valoriser la première scène, le sauna, au détriment de la seconde, la performance de Kaprow.

Imaginons la réaction de Suzanne Lacy, étudiante puis collègue de Kaprow, à la séparation des deux scènes. Elle insisterait peut-être sur le fait que c'est la sortie de la performance (au sens théâtral et sociologique de rôle dans la vie quotidienne) dans l'espace public, le fait qu'elle tourne le dos au musée et son côté « *lifelike Art*⁵² », le fait qu'elle prenne pour matériau l'expérience, la sexualité mais aussi « le comportement, la météo, l'écologie et les questions politiques⁵³ » qui lui donne sa force singulière et sa capacité à re-travailler le binarisme public/privé et, on pourrait ajouter, d'objectifier la question du travail en elle-même :

« Le fait qu'Allan élabore une vision où les frontières entre l'art et la vie étaient brouillées offrait une issue significative pour les artistes féministes dont le dilemme était que leurs politiques des identités et leur positionnement critique vis-à-vis de la culture et de sa production requérait la production d'une avant-garde artistique, d'un art qui allait au-delà des simple politiques de contestation et qui engageait la sphère publique de façon multiple et ouverte. Son brouillage bienvenu de la frontière nous donna

51. *Ibid.*, p. 292.

52. *Leaving Art, Writings on Performance, Politics, and Publics, 1974-2007*, *op. cit.*, p. 319.

53. *Ibid.*, p. 312. Traduction de l'auteur.

la permission de recadrer la vie – la vie domestique, la vie politique, la vie relationnelle et la vie publique. Et par extension ce qui pouvait être appelé de l'art, qui le faisait et où et quand il pouvait se produire⁵⁴. »

D'où la différence entre les performances transféministes et *queer* actuelles et les exemples donnés par Floyd ou l'expérience de Delany. Elles contreviennent à leur manière à « la dispersion des *queers* », leur expropriation, sans aspiration aucune à la totalité et encore moins à l'universalité. Leur site et leur taille sont différents car les *queers* n'ont jamais bénéficié du capitalisme ou du néolibéralisme comme les gais, *a fortiori* dans l'espace public y compris urbain et *a fortiori* en matière d'échanges et de consommation sexuelle. Elles mettent l'accent non tant sur la réification du désir que sur la réification de la différence sexuelle. Elles visent le rôle que joue celle-ci dans la division du travail post-fordiste qui est différent de celui qu'elle a joué dans la division du travail industriel d'autant que ce dernier fait grand cas du supplément de « créativité » que peuvent apporter le gay ou la lesbienne stylée voire tatouée à l'ère du capitalisme cognitif⁵⁵. Il existe une différence entre les *subcultures*, dont on peut dire que la performance y joue un rôle – comme partout –, et les collectifs *queer* et transféministes actuels qui ont recours à ce que j'appellerais « la performance explicite ». Que la performance fasse partie de la sexualité et de l'implantation des genres (et non simplement au sens sportif du terme), de la sexualité en public aux bains de St Marks comme dans les *sex club* gays ou dans le porno, on le sait bien. Elle acquiert cependant un statut différent quand elle devient un instrument politique féministe explicite dans l'espace public. Explicite en deux sens : montré comme tel, conscientisé et à caractère sexuel ou pornographique. 2000. *Urban drag* à Chueca et sur Gran Via mais ce pourrait être Kreuzberg : les magasins et le commerce gay en général ne jouent plus le rôle que leur trouve Floyd dans les années 1970-1980 et ce n'est pas seulement à cause d'internet. À Bologne comme à Madrid, les performances *queer* et transféministes – et non gaies ou lesbiennes – qui critiquent et contrent l'isolement néo-libéral ainsi que la dispersion *queer* se déroulent dans la rue, les bâtiments occupés et l'université et non dans les saunas, sur *grindr*⁵⁶ ou dans les appartements privés. S'il y a une chaîne de performances à reconstituer et à tendre, c'est par là qu'il faut aller.

54. *Ibid.*, p. 312. Traduction de l'auteur.

55. Sur ce sujet voir les travaux de Smaskiaramenti sur les relations entre genre, sexualité, travail et précarité à l'ère néo-libérale et notamment ACQUISTAPACE A., BUSI B., FIORILLI O., PERONI C., PATRICK D., NAZIOANALE S., « TransFeminist Scholars on the Verge of a Nervous Breakdown », *Revista Feminismos*, vol. 3, n° 1, Salvador, UFBA/NEIM, [<http://www.feminismos.neim.ufba.br/index.php/revista/article/viewFile/185/151>].

56. Grindr est une application de drague gaie qui permet de géolocaliser les personnes les plus proches de soi pour des rencontres sexuelles.